

AVANT-PROPOS

UNE DÉMOCRATIE INACHEVÉE

Par **Xavier DAVERAT**

L'inachèvement de la démocratie, quasiment ontologique, de l'aube de son établissement à sa critique contemporaine, constitue le motif dominant des contributions réunies dans ce volume, et qui interrogent la représentation du vote à l'écran.

Bien sûr, le vote fonde la légitimité du pouvoir, soit en lien avec la force brute, soit en se détachant de celle-ci, comme le rappelle Jacques VIGUIER à propos de *The man who shot Liberty Valance*, et dont ce film de John FORD nous montre les enseignes : l'arme de DONIPHON, le fouet de VALANCE, le maillet de STODDART. Mais l'édification démocratique, voire même l'éducation à la démocratie – STODDART, l'avocat, se fait instituteur – peuvent-elles affranchir de ce que Serge SUR désigne comme « les *origines impures de la démocratie* » ? Du coup, s'il y a une morale de l'ambiguïté chez FORD, on pourrait relire une bonne part de son œuvre comme variations autour de la question de l'adhésion à des valeurs communes. À ce titre, les nombreuses divisions de la ville de Fairfield, dans *The sun shines bright*, font-elles du film analysé par Jean-Marie TIXIER un condensé des traumas – Démocrates et Républicains, Blancs et Noirs, Nord et Sud... – au-delà desquels il faut apprendre le vivre-ensemble. D'autres, tel George NOLFI dans *The adjustment bureau* – peuvent choisir, plus péremptoirement, de stigmatiser une illusion démocratique, si tant est que l'on puisse assurément s'affranchir de ce que Serge SUR désigne comme « les *origines impures de la démocratie* ». Les incertitudes bien entretenues sur le pouvoir à exercer, la nature des élections ou même la place des électeurs dans le corpus des films français retenus par Magalie FLORES-LONJOU, pourraient, de leur côté, coïncider, dans leur représentation cinématographique, avec un exercice solitaire de la conquête du pouvoir. Il faut parfois, ce qui est un comble, rappeler l'importance du peuple, comme le fait Glauber ROCHA dans *Terra en transe*, quand, selon Erika THOMAS, le narcissisme du candidat risque de réduire le peuple au silence.

La conquête du démocratique est, en effet, toujours inachevée. Quelques-uns de ses épisodes nous le rappellent, tel celui relatif au droit de vote des femmes dont parle Brigitte BASTIAT, à partir de *Iron jawed angels*, en montrant, dans le film de Katja Von GARNIER, le corsetage symbolique de la femme et une scène quasiment de torture par injection forcée (et très symbolique) de nourriture. L'idéal démocratique doit aussi lutter contre toutes les tentations de corruption : le film de Francesco ROSI, *Le mani sulla città*, qu'analyse Aurélie NOUREAU, montre ses effets pervers, faisant de l'électeur un opportuniste ou un obligé du candidat, cependant que le discrédit du politique corrompt l'ensemble du système démocratique.

Il est vrai, également, que la Barbarie est toujours prête à resurgir. C'est ce que dit le combat sanglant placé au début de *Gangs of New York*. Mais, pour Lionel LARRÉ et Christophe CHAMBOST, le film montre surtout que même un vote instrumentalisé et frauduleux conserve un effet profitable à l'intégration d'une communauté, en l'occurrence irlandaise, au sein de la Nation. Cette dernière, dans le film de SCORSESE n'a évidemment pas réalisé son accomplissement démocratique, raison pour laquelle une sauvagerie (urbaine) se répand encore facilement. Mais, il peut y avoir aussi retour d'une sauvagerie (rurale) au sein de la Nation établie et, symboliquement, au cœur du pays, quand des personnages dégénérés surgissent violemment pour contrer les utopies de quelques citoyens ; dans *Deliverance*, le vote autour du cadavre d'un homme tué pour se défendre montre alors l'aspect dérisoire d'un fonctionnement démocratique face à un obscurantisme foncier et identitaire, le film de John BOORMAN consignant, selon nous, une « désappartenance » ethnoculturelle à l'Amérique.

Le vote intervient donc pour le meilleur, et parfois pour le pire, nous rappelle Philippe MORICE, en particulier, quand il a pour effet la délégation d'une puissance qui, derrière le politique, se leste d'une valeur généralement répressive, parfois religieuse, peut-être même érotique, ainsi que le montre le cinéma de (ou avec) Clint EASTWOOD. La question préside aussi à l'itinéraire de Batman, l'intervention du personnage suspendant la démocratie elle-même, selon l'analyse de *The dark knight* proposée par Jean-Baptiste THIERRY. C'est une question évidente de légitimité. Déjà, quand le film de Robert ENRICO et Richard EFFRON, *La révolution française*, montre des députés élus qui votent la mort du Roi, ce double degré de suffrages n'affranchit pas, comme le fait remarquer Nathalie GOEDERT, de la question de savoir à quel titre on vote – législateur ou juré ? – quand bien même on admettrait cet acte comme exorcisme de l'Ancien Régime.

Plus généralement, tous ces films nous interrogent en fonctionnant sur la contradiction, l'affrontement, le versus. Justice c/ politique et jurés c/ législateur (*La révolution française*), force physique de John WAYNE c/ loi rappelé par James STEWART (*Liberty Valance*), abomination de la bienséance légale c/ barbarie du posse (*Hang them high*), vérité c/ mensonge (*Liberty Valance*, *The dark knight*), consensus c/ violence, individuel c/ institutionnel, etc. Il va sans dire que, en bonne place de ces contradictions, s'impose l'opposition hypnose collective c/ duplicité du candidat, quand la mise en scène de soi estompe la frontière entre le *on* et le *off*,

comme le dit Philippe FACHE. De sorte que, peut-être, cette permanence de la contradiction serait-elle une forme dialectique à finalité très politique au cœur du cinéma.

Autant qu'il parle de politique, ce volume parle de cinéma. Car l'exercice du vote est « cinégénique ». Flirtant avec le rituel, il s'exécute dans des lieux appropriés qui permettent des dispositifs de mise en scène. On pense à la salle du Manège où se décide la mort de Louis XVI, ou au lieu très symboliquement communautaire qu'est le saloon de *Liberty Valance*. Le vote s'entoure également d'effets : violente contre-plongée sur ceux qui votent la mort du Roi (*La révolution française*), entrée et sortie de la caméra de la salle de réunion (*Liberty Valance*), mouvements répétés autour du cadavre dans le débat qui précède le vote (*Deliverance*)... Le dispositif le plus emblématique est peut-être celui qui, dans *Swing vote*, montre le candidat au milieu d'une arène sportive, lorsque la caméra, dans l'extrait choisi par Danièle ANDRÉ, exécute ce consternant travelling autour de Kevin COSTNER, voulu par Joshua Michael STERN.

Le cinéma qui représente le vote donne à penser ou à repenser la démocratie, et des centaines d'exemples peuvent venir s'agréger au *corpus* retenu ici par les contributeurs. Critique ? Fabliau ? Moralité ? Métaphore ? Allégorie ? Derrière le choix de sa forme, nombre de films discréditent volontiers, non pas le démocratique mais ce que le monde fait au démocratique par aliénation, en la double acception de la perte (des valeurs et d'un sens commun) et de l'affection (trouble du comportement, individuel ou social).

Soit une sorte d'incomplétude du démocratique, comme si la démocratie demeurerait à venir, selon l'expression de Jacques DERRIDA : « *Indéfiniment perfectible, donc toujours insuffisante et future mais, appartenant au temps de la promesse, elle restera toujours, en chacun de ses temps, à venir* » (*Politiques de l'amitié*). Le cinéma qui représente le vote, en effigie du démocratique, repose toujours sur un *manque*. Au fond, ce *défaut* ne serait-il pas une opportunité cinématographique, une aubaine scénaristique, un bon pitch ?